

Les enquêtes de Maximime et Vincent

13 - Stéfane joue au maitre, suite...



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.

*Cette histoire est une pure fiction.
Toute ressemblance avec des faits réels ou ayant existé
n'est que pure coïncidence. Tout recours est exclu.*

Dans les textes, il y a des fautes volontaires.

C'est ma signature ?

*Je trouve que l'on ne respecte pas assez
les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux ?*

*Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.*

© Jean-Charles Conus

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

Photo libre de droits : Pixabay.com

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Prenez un château, ou, disons mieux, une villa de maître, un garage avec de belles voitures de collection, un séjour avec des tableaux inestimables et voilà de quoi attirer les convoitises...

Comment donc passer inaperçu aux yeux de tous, et voler des tableaux sans que cela ne se voie ?

Stéphane Dafflon, alias de Raoul Petit est un maître de l'astuce pour réaliser un tour pareil. Même Delaroche n'y a vu que du feu, ou un flou complet... et pas mieux que les agents de faction.

Il aura fallu un amateur journaliste passionné par les exploits du personnage pour trouver et comprendre l'astuce, une astuce que connaissait pourtant Delaroche.

Et si on cherchait un autre château, lequel choisir ?

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 4 : le face-à-face

Un soir de juillet, il faisait une chaleur d'orage. Vincent n'avait pas envie de sortir. Fenêtres ouvertes, lampe allumée, il s'est installé dans un fauteuil. Il n'avait pas encore lu les journaux du jour. Bien entendu, on y parlait de Stéphane Dafflon.

Depuis la tentative de meurtre dont le pauvre Isidore Biemann avait été victime, il ne s'était pas passé un jour sans qu'il ait été question de l'affaire du château Michel. Une rubrique presque quotidienne lui était consacrée. Spécialistes et techniciens du crime, magistrats et anciens chefs de la Police, des enquêteurs en herbe, chacun avait sa théorie et la publiait en copieux messages dans le courrier des lecteurs. Chacun reprenait et complétait l'instruction. Et tout cela sur la parole de Isidore Biemann, élève au lycée de Morges.

Vraiment, si on possédait les éléments complets de la vérité... le mystère restait complet.

On connaissait la cachette où Stéphane Dafflon s'était réfugié et, là-dessus, aucun doute.

Comme dans ce garage, on avait retrouvé le cadavre de Étienne de Vauderens, lequel était bel et bien Stéphane Dafflon, ainsi que l'instruction l'a prouvé, l'identité de Stéphane Dafflon et du blessé recevait encore là un supplément de démonstration.

Donc, Stéphane Dafflon mort, le cadavre de Mademoiselle Raymonde qui avait été reconnu grâce à la gourmette qu'elle portait au poignet, le drame était fini. Et pourtant, il ne l'était pas.

Il ne l'était pour personne, puisque Bielmann avait dit le contraire. On ne savait pas en quoi il n'était pas fini, mais, sur la parole du jeune homme, le mystère demeurait entier. Le témoignage de la réalité ne prévalait pas contre l'affirmation d'un Bielmann.

Il y avait quelque chose que l'on ignorait, et ce quelque chose, on ne doutait pas qu'il ne soit en mesure de l'expliquer victorieusement.

Aussi, avec quelle anxiété, on attendait les bulletins de santé que publiaient les médecins.

Quelle désolation, durant les premiers jours, quand on crut sa vie en danger ?

Et quel enthousiasme le matin où les journaux annoncèrent qu'il n'y avait plus rien à craindre ?

Les moindres détails passionnaient la foule.

On s'attendrissait à le voir soigné par son vieux père, et l'on admirait le dévouement de Mademoiselle Michel qui passait des nuits au chevet du blessé.

Après, c'était la convalescence rapide et joyeuse.

Enfin, on allait savoir ? On saurait ce que Biemann avait promis de révéler, et les mots définitifs que le couteau du criminel l'avait empêché de prononcer ? Et l'on saurait aussi tout ce qui demeurait inaccessible aux efforts de la justice.

Le dimanche, l'inspecteur Girard n'était pas rentré chez lui, le lundi non plus, et pas davantage depuis six semaines.

À Berne, le lundi à 16 heures, Maximme Delaroche prenait un taxi pour se rendre à la gare. À peine était-il monté qu'il essayait de descendre, averti probablement du péril.

Deux individus pénétraient la voiture de droite et de gauche, le renversaient et le maintenaient entre eux. Et cela devant dix témoins qui n'avaient pas le temps de s'interposer. Le taxi s'en est allé. Et après ? Après, rien. On ne savait rien.

Et peut-être aussi, par Biemann, aurait-on l'explication complète du document, de ce papier mystérieux auquel le greffier Brédoux attachait assez d'importance pour le reprendre, à coups de couteau.

"Le problème de l'aiguille creuse", comme l'appelaient les innombrables enquêteurs en herbe qui, penchés sur les chiffres et sur les points, tâchaient de leur trouver une signification...

L'aiguille creuse ?, une association déconcertante de deux mots, une incompréhensible question que posait ce morceau de papier dont la provenance même était inconnue ? Était-ce une expression insignifiante, le rébus d'un écolier qui barbouille d'encre un coin de feuille ? Ou bien, était-ce deux mots magiques par lesquels toute la grande aventure de l'aventurier Stéphane Dafflon prendrait son véritable sens ?

On ne savait rien... et on allait savoir.

Pour cette enquête, on avait loué un appartement pour Maximme Delaroche et Vincent Dupertuis. C'était plus simple à cause des déplacements fréquents. Chaque matin, Vincent apportait les journaux. Depuis plusieurs jours, les journaux annonçaient l'arrivée de Biemann. La lutte était près de recommencer, et, cette fois, implacable de la part du jeune homme qui brûlait de prendre sa revanche.

Et justement, son nom, en gros caractères, attirait l'attention de Maximme. Le 24 Heures inscrivait en tête de ses colonnes la note suivante :

Nous avons obtenu de Monsieur Isidore Biemann qu'il nous réserve la primeur de ses révélations. Demain, mercredi, avant même que la justice en soit informée, Le 24 Heures publiera la vérité intégrale sur le drame Michel.

Maximime sursaute alors en voyant celui qui était assis à côté de lui. C'était un homme jeune, au visage énergique, aux longs cheveux blonds, et dont la barbe se divisait en deux pointes courtes.

Son costume rappelait le costume sobre d'un prêtre, et toute sa personne, d'ailleurs, avait quelque chose d'austère et de grave qui inspirait le respect.

Il lui demande qui il est... et comme il ne répondait pas... et répète sa question en ajoutant de savoir comment il était entré.

L'homme le regarde et lui demande s'il ne le reconnaît pas, pourtant, c'était un de ses amis qu'il lui dit, mais Maximime ne le reconnaît pas du tout... et subitement, il lui vient une réflexion totalement impossible... non, il ne pouvait pas être là devant lui, non, ce n'était pas Stéphane Dafflon ?

Maximime frissonnait...

...: Il ne se peut pas que ce soit moi, parce que je suis mort, hein, et que vous ne croyez pas aux revenants ? Est-ce que je suis de ceux qui meurent, moi ? Mourir ainsi, d'une balle tirée dans le dos, par une jeune fille ? Vraiment, c'est mal me juger ? Comme si, moi, je consentirais à une pareille fin ?

M: C'est donc vous ? Je ne parviens pas à vous reconnaître...

...

...: Alors, je suis tranquille. Si le seul homme à qui je me sois montré sous mon véritable aspect ne me reconnaît pas aujourd'hui, toute personne qui me verra désormais tel que je suis aujourd'hui ne me reconnaîtra pas non plus quand elle me verra sous mon réel aspect... si tant est que j'aie un réel aspect...

...

Maximime retrouvait la voix, maintenant qu'il n'en changeait plus le timbre, et il retrouvait aussi des yeux, et l'expression d'un visage, et tout une attitude, et l'être lui-même, à travers l'apparence dont il s'était enveloppé...

M: Vous êtes... Stéphane Dafflon ??

S: Oui, Stéphane Dafflon... le seul et unique, je suis de retour du royaume des ombres, puisqu'il paraît que j'ai agonisé et trépassé dans une cache secrète. Je suis vivant agissant de toute ma volonté, heureux et libre, et plus que jamais résolu à jouir de cette heureuse indépendance dans un monde où il n'a jusqu'ici rencontré que faveur et que privilège...

...

M: Eh bien, c'est bien vous, et plus allègre que le jour où j'ai eu le plaisir de vous voir l'an dernier... je vous en félicite ?

S: Taisez-vous, ce passé est bien loin...

M: C'était il y a un an...

S: C'était il y a dix ans, les années de Stéphane Dafflon comptent dix fois plus que les autres...

...

Maximime n'insiste pas et change de conversation...

M: Comment donc êtes-vous entré ?

S: Mon Dieu, comme tout le monde, par la porte.
Puis, j'ai traversé le couloir et me voici...

M: Soit, mais la clé de la porte ?

S: Il n'y a pas de porte pour moi, vous le savez.
J'avais besoin de votre appartement, je suis entré...

M: Mais voyons, et dois-je vous laisser ?

S: Oh ?, non, vous ne serez pas de trop. Je peux même vous dire que la soirée sera intéressante...

M: Vous attendez quelqu'un ?

S: Oui, j'ai donné rendez-vous ici à 20 heures...

M: 20 heures... et si le message est arrivé, la personne ne devrait pas tarder...

...

Le gong retentit, dans le hall d'entrée...

S: Que vous avais-je dit ? Non, ne vous dérangez pas... j'irai moi-même...

...

Avec qui, diable, pourrait-il avoir pris rendez-vous ?

À quelle scène dramatique ou burlesque Maximme allait-il assister ? Pour que Stéphane lui-même la considère comme digne d'intérêt, il fallait que la situation soit quelque peu exceptionnelle.

Au bout d'un instant, il revient, et s'efface devant un jeune homme, mince, grand, et très pâle de visage. Sans une parole, avec une certaine solennité dans les gestes qui troublait, Stéphane enclenche toutes les lampes. La pièce a été inondée de lumière.

Alors, les deux hommes se regardent, profondément, comme si, de tout l'effort de leurs yeux ardents, ils essayaient de pénétrer l'un dans l'autre. Et c'était un spectacle impressionnant que de les voir ainsi graves et silencieux.

Mais qui donc pouvait être ce nouveau venu ?

Au moment même où Maximme était sur le point de le deviner, par la ressemblance qu'il offrait, Stéphane Dafflon se tourne...

S: Cher ami, je vous présente Monsieur Isidore Bielmann...

...

Et aussitôt, s'adressant au jeune homme...

M: Oui, c'est juste...

S: Ah, je dois vous remercier, Monsieur Biemann, d'abord d'avoir bien voulu retarder vos révélations jusqu'après cette entrevue, et ensuite, de m'avoir accordé cette entrevue avec tant de bonne grâce...

...

Biemann sourit...

I: Je vous prierai de remarquer que ma bonne grâce consiste surtout à obéir à vos ordres.

La menace que vous me faisiez était d'autant plus péremptoire qu'elle ne s'adressait pas à moi, mais qu'elle visait mon père...

S: Ma foi, on agit comme on peut, et il faut bien se servir des moyens d'action que l'on possède.

Je savais par expérience que votre propre sécurité vous était indifférente, puisque vous avez résisté aux arguments de Monsieur Brédoux. Restait donc votre père... un père que vous affectionnez vivement... J'ai joué sur cette corde-là...

I: Et me voici...

...

Maximilien les fait s'asseoir...

S: En tout cas, Monsieur Biemann, si vous n'acceptez pas mes remerciements, vous ne repousserez sans doute pas mes excuses.

I: Des excuses ? Et pourquoi, Monsieur ?

S: Pour la brutalité dont le Monsieur Brédoux a fait preuve à votre endroit...

I: J'avoue que l'acte m'a surpris. Ce n'était pas votre manière d'agir. Un coup de couteau...

S: Aussi, n'y suis-je pour rien. Monsieur Brédoux est une nouvelle recrue. Mes amis, pendant le temps qu'ils ont eu la direction de nos affaires, ont pensé qu'il pouvait nous être utile de gagner à notre cause le greffier de l'agent qui menait l'instruction...

I: Vos amis n'avaient pas tort...

S: En effet, Brédoux que l'on avait spécialement attaché à votre personne nous a été précieux. Mais, avec cette ardeur propre à tout néophyte qui veut se distinguer, il a poussé le zèle un peu loin, et contrariait mes plans en se permettant, de sa propre initiative, de vous frapper...

I: Oh ?, c'est là un petit malheur...

S: Mais non, et je l'ai sévèrement réprimandé. Je dois dire, cependant, en sa faveur, qu'il a été pris au dépourvu par la rapidité inattendue de votre enquête. Vous nous auriez laissé quelques heures de plus que vous auriez échappé à cet attentat impardonnable...

I: Et que j'aurais eu le grand avantage, sans doute, de subir le sort de l'inspecteur Girard ?

S: Précisément ? Et moi, je n'aurais pas connu les affres cruelles que votre blessure m'a causées. Aujourd'hui encore, votre pâleur m'est un remords cuisant. Vous ne m'en voulez plus ?

I: La preuve de confiance est celle que vous me donnez en vous livrant à moi sans condition, car il m'aurait été si facile d'amener quelques amis de l'inspecteur Girard ?

...

Parlait-il sérieusement ? Maximme était fort dérouté. La lutte entre ces deux hommes commençait d'une façon à laquelle il ne comprenait rien. Maximme qui avait assisté à la première rencontre de Stéphane Dafflon dans le café de la gare, et il ne pouvait s'empêcher de se rappeler l'allure hautaine du combattant. Ici, rien de pareil, mais Stéphane Dafflon n'avait pas changé.

Mais à quel étrange adversaire se heurtait-il ? Était-ce même un adversaire ?

Vraiment, il n'en avait ni le ton ni l'apparence. Très calme, mais d'un calme réel, qui ne masquait pas l'emportement d'un homme qui se contient, très poli, mais sans exagération, souriant, mais sans raillerie, il offrait le plus parfait contraste, si parfait même qu'il lui semblait aussi dérouté. On aurait dit aussi qu'il lui manquait quelque chose. Il avait l'air de chercher, d'attendre. Quoi ? Quel secours ?

On sonne de nouveau.
Vivement, Stéphane va ouvrir.

Il revint avec une lettre. Elle contenait un message. Son visage s'est éclairé, il se redresse, et Maximme a vu les veines de son front qui se gonflaient. C'était l'athlète que l'on retrouvait, le dominateur, sûr de lui, maître des évènements et maître des personnes. Il étale le message sur la table, et le frappant d'un coup de poing...

S: Maintenant, Monsieur Bielmann, à nous deux ?

Bielmann s'est mis à l'écoute, et Stéfane commence, d'une voix mesurée, mais sèche et volontaire...
Bielmann semblait de plus en plus surpris...

I: Je vous imaginais tout autre... Pourquoi de la colère et des menaces ? Sommes-nous donc ennemis parce que les circonstances nous opposent l'un à l'autre ? Ennemis... pourquoi ?

...

Stéfane était un peu décontenancé, mais...

S: Écoutez, mon petit, il ne s'agit pas de choisir ses expressions. Il s'agit d'un fait certain, indiscutable. Depuis dix ans, je ne me suis pas encore heurté à un adversaire de votre force; avec l'inspecteur Girard, avec Maximme Delaroche, j'ai joué comme avec des enfants. Avec vous, je suis obligé de me défendre, je dirai plus, de reculer...

S: Oui, à l'heure présente, vous et moi, nous savons très bien que je dois me considérer comme le vaincu. Vous l'emportez sur moi. Mes plans sont bouleversés. Ce que j'ai tâché de laisser dans l'ombre, vous l'avez mis en pleine lumière. Vous me gênez, vous me barrez le chemin. Eh bien ?, j'en ai assez... Brédoux vous l'a dit inutilement. Moi, je vous le redis, en insistant pour que vous en teniez compte. J'en ai assez ?

...

Bielmann hoche la tête.

I: Mais, enfin, que voulez-vous ?

S: La paix ?, chacun chez soi, dans son domaine ?

I: C'est à dire, vous, libre de cambrioler à votre aise, et moi, libre de retourner à mes études...

S: À vos études... à ce que vous voudrez... cela ne me regarde pas... mais, vous me laisserez la paix... je veux la paix...

I: En quoi puis-je la troubler maintenant ?

...

Stéfane Dafflon lui saisit la main avec violence...

S: Vous le savez bien ? Ne feignez pas de ne pas le savoir. Vous êtes actuellement possesseur d'un secret auquel j'attache la plus haute importance...

S: Ce secret, vous étiez en droit de le deviner, mais vous n'avez aucun droit à le rendre public...

I: Êtes-vous sûr que je le connaisse ?

S: Vous le connaissez, j'en suis sûr: jour par jour, heure par heure, j'ai suivi la marche de votre pensée et les progrès de votre enquête. À l'instant même où Brédoux vous a frappé, vous alliez tout dire. Par sollicitude pour votre père, vous avez ensuite retardé vos révélations. Mais aujourd'hui, elles sont promises au journal que voici. L'article est prêt. Demain il paraît...

I: C'est juste...

...

Stéfane Dafflon se lève, et d'un geste de sa main affirme qu'il ne paraîtra pas, mais Isidore le contredit en se levant d'un coup.

Les deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre. Maximme a eu l'impression d'un choc, comme s'ils s'étaient empoignés à bras-le-corps.

Une énergie subite enflammait Biemann.

On aurait dit qu'une étincelle avait allumé en lui des sentiments nouveaux, l'audace, l'amour-propre, la volupté de la lutte, l'ivresse du péril.

Quant à Stéfane Dafflon, Maximme sentait, au rayonnement de son regard, sa joie de duelliste qui rencontre enfin l'épée du rival détesté.

Alors, paraîtra ou ne paraîtra pas ?

Isidore précise que s'il n'est pas présent au journal à minuit, l'article sera publié.

La colère de Stéphane fermentait, visible, terrifiante.

Bielmann ricane, moqueur à son tour, et grisé par son triomphe...

S: Tais-toi donc, moutard, tu ne sais donc pas qui je suis ? et que si je voulais... ma parole, il ose rire ?

...

Un grand silence tombe alors entre eux.

Puis Stéphane Dafflon s'avance, et d'une voix sourde, ses yeux dans les yeux de Bielmann...

S: Tu vas courir au 24 Heures...

I: Non ?

S: Tu vas déchirer ton article ?

I: Non ?

S: Tu verras le rédacteur en chef...

I: Non ?

S: Tu lui diras que tu t'es trompé...

I: Non ?

S: Et tu écriras un autre article, où tu donneras la version officielle, celle que tous ont acceptée...

I: Encore non ?

...

Stéfane Dafflon saisit une règle en fer qui se trouvait sur la table, et sans effort la brise net. Sa pâleur était effrayante. Il essuie des gouttes de sueur qui perlaient à son front. Lui qui n'avait jamais connu de résistance à ses volontés, l'entêtement de cet enfant le rendait fou. Stéfane serre alors ses mains sur l'épaule de Bielmann et scande...

S: Tu feras tout cela, Bielmann, tu diras que tes dernières découvertes t'ont convaincu de ma mort, qu'il n'y a pas là-dessus le moindre doute. Tu le diras parce que je le veux, parce qu'il faut que l'on croie que je suis mort. Tu le diras surtout parce que si tu ne le dis pas...

I: Parce que quoi ?

S: Ton père sera enlevé cette nuit, comme l'inspecteur Girard l'a été...

...

Bielmann sourit...

S: Ne ris pas... réponds ?

I: Je réponds qu'il m'est fort désagréable de vous contrarier, mais j'ai promis de parler, je parlerai...

S: Parle dans le sens que je t'indique ?

I: Je parlerai dans le sens de la vérité ?

...

... suite dans le récit complet...

JCC